

Ouanessa Younsi

Silence, on crie

*dans mon pays
les chemins se suicident
dans la mer*

GEORGES CASTERA

*Je désirais un silence parfait.
C'est pourquoi je parle.*

ALEJANDRA PIZARNIK

Je suis partie sans trop d'attentes. On m'a parlé du projet, enseigner la psychiatrie en Haïti, et puisque je me sens coupable de mes privilèges, de ma situation dans le monde, je suis allée à Port-au-Prince. Je m'y étais déjà aventurée comme poète, j'étais contente de m'y rendre comme psychiatre. L'écriture me paraissait impuissante face à tant de misère; la psychiatrie la soulagerait. Illusion : contre la pauvreté, la poésie demeure plus utile que la psychiatrie.

L'aéroport n'a pas changé, files interminables, brouhaha, bruit dehors, bruit dedans. Mon collègue attend sa mallette, jouant des coudes. Pas de pitié, ici c'est la loi du plus fort jusqu'au carrousel à bagages. Je reste là, blanche comme une Occidentale, scrutant le tourbillon qui se débat contre moi. Je m'accroche à ma valise, vestige de mon existence ailleurs.

La chaleur étouffe le corps et le tord, l'eau coule de moi comme d'un citron, et je me regarde suinter, surprise de tous ces liquides en moi, en nous. Nous quittons l'aéroport, ce qu'il fait chaud et ce que je coule.

Le chauffeur nous conduit jusqu'à l'hôtel. Foncent sur les vitres de l'auto des mouches grosses comme des lézards, des enfants qui pourraient être les miens, les paumes pleines de bébélles à vendre. Ils courent, s'agrippent aux véhicules comme s'il s'agissait de leur survie, et il s'agit de leur survie. Nous n'achetons rien, regardons nos pieds, mal à l'aise de cette famine qui saute au visage de notre richesse.

Partout, klaxons et couleurs, chiens, melons, sandales et *Jésus est grand* et *Jésus est bon*. Des passants surveillent les kiosques de bananes, de piles, d'imprimantes, de livres *Les aliments contre le cancer* et *Psychologie de l'adolescence* aux couvertures délavées. On ne retient que le paysage, nos prunelles sont trop lâches pour tant de pauvreté, et c'est le soir, tapis dans notre hôtel d'Occidentaux, que nous sommes hantés par les enfants, on voudrait les adopter tous et vite, les rescaper de la misère, mais nos bras sont tranchés : nous ne pouvons rien faire. Nous dormons derrière des barreaux en or, tandis que les nuages s'effiloquent, éclairs de lucioles sur la ville assoupie.

© HENRI VENNE

The Sun Shines Cold - 2015

Photographie numérique montée sous plexiglas

122 x 96,5 cm

Photo : H. Venne

Courtoisie de l'artiste et d'Art Mür

À l'aube c'est le même hôtel de Port-au-Prince peuplé d'Américains, on me parle en anglais, la langue des riches, je réponds en français et si je le pouvais je répondrais en créole. Je dépense des dollars US pour déjeuner, et la nausée ne me quitte pas. Aujourd'hui nous irons à l'hôpital, nous verrons ce qui se tait.

Les sons, les odeurs : l'hôpital ressemble à un orchestre dans une immense latrine. J'écris *immense* mais c'est faux car l'espace est infime, une cinquantaine de patients cordés dans un lieu renfermé, collés par l'urine et la maladie. Font la file des dizaines de personnes, un homme attache sa femme avec des morceaux de tissu, manie psychotique probable, il n'y a pas de médicaments. Le mari entrave les mollets, les poignets, la femme se transforme en un saucisson, elle se tortille et elle hurle, je voudrais m'interposer, dire *arrêtez détachez-la*, mais je fige. Que puis-je de toute façon? Je n'ai pas d'injections et personne n'en a : l'hôpital ne fournit pas les médicaments. Je fais comme tout le monde : je prie.

Je trébuche sur une autre femme, elle se débat avec des monstres imaginaires, pas d'aiguille pas de Loxapac ni d'Ativan intramusculaire, je la dévisage et m'enfuis jusqu'à la résidente qui m'accueille *attendez un instant on finit une présentation* puis me fait visiter le centre hospitalier public : le service social, fermé l'après-midi, où il y a une travailleuse sociale (jamais vue); la salle à électro-encéphalogramme, elle aussi fermée, *l'appareil est brisé pour combien de temps personne ne sait*; le bureau de consultation, deux chaises, l'une pour le docteur, l'autre pour le patient, famille debout; les archives, qui semblent dater des années 1900, papiers infinis, jaunis, effacés par l'humidité; et la section d'hospitalisation *je ne peux pas vous y amener je n'ai pas l'autorisation d'y aller seule*. Je distingue dans l'obscurité des bras, des jambes, si entassés qu'on ne sait à qui ils appartiennent, ont-ils fusionné en un même corps? L'odeur d'urine s'intensifie, est-ce ici que tout commence que tout finit? *Les familles doivent acheter les médicaments mais souvent elles n'ont pas d'argent et souvent on n'a pas de médicament. Mais vous faites quoi si vous n'avez pas de médicament?* Silence.

Retour à l'entrée direction le « bureau », sorte de garde-robe en tôle. À l'intérieur : des revues de psychiatrie d'un autre siècle, un calendrier de 2016 comme si 2017 ne s'était pas rendu jusqu'à l'hôpital, un arbre de Noël tropical, un toutou de chien et deux extincteurs. Ils sont cinq résidents, l'air abattu par les degrés Celsius, ou est-ce l'impuissance, le sentiment que la psychiatrie ne peut rien ici? Ils partagent une collation *non merci je viens de manger* puis s'assoient en sueur. Je donne le cours sur les troubles de la personnalité; c'est le dernier des soucis, aujourd'hui trois bébés sont morts en Haïti. J'essaie de les animer, de poser des questions, lentement ils répondent, discutent, *avez-vous déjà vu des borderline?* *Non*. Mais ils connaissent des narcissiques, des antisociaux, qu'est-ce qu'on ferait sans eux pour rapprocher les

cultures, on parle toxicomanie suicide ici les gens se pendent. *Par lacération? Jamais vu.*

Un bruit sourd éclate au plafond, ce n'est pas un obus ni un météore *c'est du tamarin* je souris puis reprends *la personnalité évitante, etc.* Dehors la femme ne hurle plus : ils ont bandé sa bouche.

Retour à l'hôtel gardien armé à l'entrée gardien armé dehors gymnase ouvert 24 heures piscine chlorée et trente migrants noyés dans la Méditerranée. *Le Nouvelliste* d'Haïti titre : « Le centre psychiatrique [...] perd ses repères¹ », *La Presse +* : « Laissez-moi sortir!² ». « À peine sept psychiatres pratiquent dans le secteur public, desservant une population de 10 millions d'habitants³ ». Un enfant meurt dans mon esprit. Je me fais un thé et me lave les mains.

Le lendemain je m'éveille avec un soleil d'iguane sur la tempe. Mon collègue et moi sommes attendus pour dix heures. Le chauffeur se présente en retard, *vous avez les montres on a le temps*. Nous supervisons l'entrevue d'une patiente faite par une résidente. La dame est amenée par sa famille car elle est très fatiguée et passe ses journées au lit. Elle s'est trompée de département : ses traits sont tirés, elle semble perdre du sang, épaules lourdes, visage blême. Il s'agit sûrement d'un trouble physique, mais *elle n'ira peut-être pas voir un généraliste ça coûte des sous et il n'y en a pas ici*. Il lui faudrait un examen physique *nous n'avons pas de table d'examen. Ni de laboratoires. C'est cher*. Ils veulent lui donner un antidépresseur *il faut faire quelque chose pour elle sinon elle va penser que la psychiatrie ne sert à rien*. Nous trouvons un compromis : des multivitamines et une demande de consultation avec un généraliste, *elle n'ira pas répètent les étudiants*.

Second patient : un jeune homme dans la trentaine, menotté. *Ah c'est un prisonnier? Non, c'est pour l'agitation*. Il nous explique *je suis Jésus et je vais sauver Haïti*. J'ai rencontré plusieurs Jésus, mais cette fois j'ai une folle envie d'y croire. *Et comment ferez-vous pour sauver le pays? Je vais transformer le temps en eau et faire venir mon père tout puissant*. Nous lui prescrivons un antipsychotique vieux comme ma grand-mère. *J'espère que la famille ira l'acheter*. Moi aussi.

Déjà l'heure de dîner, nous filons dans un restaurant de riches où s'entassaient Blancs dehors Blancs dedans brochettes de poisson sauce aux poivrons caramélisés, en entrée étagé d'aubergines au ricotta garni de luzerne locale.

Je m'assois et un cri s'élève dans ma tête, il gagne en ampleur, en hauteur, il n'est plus dans ma tête mais dans ma voix. Tous les verres du restaurant cassent et tous les gratte-ciel de tous les pays cassent et les yeux éclatent et moi je casse en mille morceaux de détresse ce qu'il fait chaud et ce que je crie.

¹ Hervé Noël, « Le centre psychiatrique Mars & Kline perd ses repères », *Le Nouvelliste*, 22 janvier 2016.

² Sophie Allard et Ivanoh Demers, « Laissez-moi sortir! », *La Presse +*, 5 mars 2016.

³ *Ibid.*

✕ Ouanessa Younsi

Née en 1984, Ouanessa Younsi est poète et médecin psychiatre. Elle a publié deux recueils aux éditions Mémoire d'encrier : *Prendre langue* (2011) et *Emprunter aux oiseaux* (2014), ainsi qu'un livre autour du soin : *Soigner, aimer* (2016). Elle a également codirigé le collectif *Femmes rapaillées* (2016). Entre deux patients ou patientes, elle publie dans des revues et ouvrages collectifs, participe à des lectures et à des festivals de poésie, et cherche à concilier littérature et soin.

✕ Henri Venne

Né à Joliette en 1966, Henri Venne vit et travaille à Montréal, où il a obtenu une maîtrise en beaux-arts de l'Université Concordia en 1999. Il enseigne les arts visuels au Cégep Vanier. Son travail est régulièrement exposé. En 2010, le Musée de Joliette lui a consacré une exposition majeure : *L'ombre d'un doute*. Sa dernière exposition individuelle, intitulée *Refaire surface*, fut présentée à la galerie Art mûr au printemps 2015. Ses œuvres figurent dans des collections muséales et privées de même que dans l'espace public.

+ Sa plus récente œuvre d'art public, *Sublimation diaphane*, sera intégrée prochainement au CHUM.

→ À la jonction de la photographie et de la peinture, les recherches d'Henri Venne présentent des photographies peu loquaces sur les traits distinctifs des paysages représentés. Les surfaces s'y reconnaissent à leurs qualités atmosphériques plus près de l'abstraction que de la description, bien que le chromatisme, naturaliste, soit attaché aux vibrations de la lumière du jour. En effet, les peintures monochromes d'Henri Venne, avec leurs surfaces brillantes, réfléchissent le paysage photographié. Conséquemment, les reflets évanescents dissolvent le temps et l'espace comme la mémoire filtre les impressions. Ne demeurent qu'effacements et murmures qui nous interpellent en s'accrochant de manière ténue à la surface. F. P.